

Avignon 1982 De la chartreuse au palais des papes

Pierre Lavoie

Number 26 (1), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28291ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, P. (1983). Avignon 1982 : de la chartreuse au palais des papes. *Jeu*, (26), 32–38.

Sont donc délaissés les festivals d'Amsterdam, de Bruxelles, de Martigues, de Londres (où se produira la Marmaille l'été prochain), de Vancouver et même, plus près de nous, ceux de Québec et de l'Ontario francophone. Et combien d'autres? Si vous passez par l'un ou l'autre de ces endroits, si vous aimez ces événements, et si vous croyez, comme nous, qu'un bilan ou un rapport de festival a sa place dans *Jeu*, parlez-nous en. La porte est ouverte. Car, lorsqu'il y a festival, il y a bien échange, n'est-ce pas?

diane miljours

avignon 1982

de la chartreuse au palais des papes

le goût du théâtre en avignon, été 1982¹

Entre Avignon et Villeneuve-Lès-Avignon, entre le pont Saint-Bénézet,² interrompu, et le pont qui relie effectivement les deux rives du Rhône, il y a la même distance, réelle et symbolique, qui sépare le trente-sixième Festival d'Avignon et les neuvièmes Rencontres internationales d'été du C.I.R.C.A.³: la distance entre une gigantesque foire culturelle et un lieu de recherche et d'expérimentation, la distance entre le Pont de l'Histoire et le pont sans histoire. Figures contrastées du visage théâtral avignonnais, ces deux manifestations parallèles reproduisent à une plus vaste échelle les deux pôles entre lesquels oscillent Avignon et son Festival.

La chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon présente le visage calme et serein de la recherche élaborée hors des grands foyers d'agitation et de la grande place publique. Des artistes de divers pays et de diverses disciplines (danse, théâtre, musique, peinture), invités à séjourner dans ces lieux propices au travail et au recueillement, y offrent des ateliers. De nombreuses manifestations rompent régulièrement l'atmosphère monastique de cet endroit historique: concerts, expositions, rencontres, débats, représentations dramatiques, etc. C'est là qu'était présenté, par exemple, le *Don Carlos* de Schiller, mis en scène par Werner Schroeter. Mais ici, nous sommes « hors les murs ». Le public ne vient pas y chercher la folie, la turbulence d'Avignon, qui donne au festivalier fraîchement « débarqué » un sentiment de rupture, de dépaysement presque irréel.

1. Du 10 juillet au 7 août.

2. Le fameux pont d'Avignon.

3. Centre international de recherche, de création et d'animation.

Don Carlos de Friedrich Schiller, dans une mise en scène de Werner Schroeter, au Tinel de la chartreuse de Villeneuve-Lès-Avignon. Coproduction: Théâtre de Francfort — Festival de Munich — Festival d'Avignon, en collaboration avec le C.I.R.C.A. Photo: *Vaucluse-Matin*.



du théâtre, des contrastes

La ville n'est plus qu'un foisonnement de contrastes éclatés. La température elle-même tourne à la folie et participe du contraste: à une semaine de chaleur torride succède une autre semaine où le mistral souffle de façon ininterrompue. Quant au théâtre, il déborde la scène, envahit la Place de l'Horloge et les principales artères de cette ville fortifiée. Au défilé coloré et bigarré des Maghrébins, vendeurs ambulants à la tête recouverte d'une dizaine de chapeaux de cuir, aux bras et au cou surchargés de sacs et de colifichets, succède celui des *hard punk* aux vêtements sales et déchirés, violents et désespérés, lesquels croiseront les disciples de Krishna qui, clochette à la main, constituent, avec les troubadours improvisés, installés ici et là pour gagner quelques francs, l'aspect musical de ce théâtre de rues.

La rue n'est pas seule porteuse de théâtralité et Avignon n'est pas avare de contrastes dans les lieux théâtraux qu'elle propose. Certains grandioses (la Cour d'honneur du palais des Papes), d'autres intimistes (le Cloître des Célestins et la Condition des soies), des « chaleureux » (le chapiteau du Clos de la Murette⁴, chaleureux par son rappel du cirque mais suffocant à cause de son trop-plein de spectateurs et de son armature plastifiée), des classiques (la Salle Benoît XII, à l'italienne, et le Théâtre municipal, à sièges de velours et strapontins), des lieux fermés, des cours, voire même des cours d'écoles (la Cour de la faculté des Sciences et la cour de l'Annexe du Lycée Mistral où se produisait la Ligue Nationale d'Improvisation). Il n'est donc pas indifférent d'assister à une représentation dramatique dans la Cour d'honneur du palais des Papes⁵ plutôt qu'au Cloître des Célestins. La portée scénique des éléments théâtraux mis en jeu dans ces lieux diffère considérablement. La grande scène de la Cour d'honneur, encerclée par les hauts murs du Palais, est difficile à habiter. Les spectacles à grand déploiement, tels *Richard II* du Théâtre du Soleil et *les Possédés* de la Compagnie Denis Llorca, réussissent à y dévoiler toute l'envergure de leur mise en scène, leurs nombreux comédiens, toute leur puissance évocatrice. Quant à la pièce de Büchner, *Léonce et Léna*, des Fédérés, présentée au Cloître des Célestins, elle tirait fort bien partie d'une petite scène ombragée par des platanes, plus intimiste, plus chaleureuse.

Si le contraste est grand entre les lieux extérieurs, ouverts au souffle du mistral et aux bruits de la ville, et les salles fermées, il est brutal entre ces lieux bien aérés et généralement confortables et les garages, caves et autres petites salles étouffantes du *off*, louées à des tarifs élevés aux troupes en quête de public.

La programmation officielle, celle du Festival *in*, offrait plus d'une cinquantaine de

4. Ce chapiteau, où était présenté *Noël au front* de Jérôme Savary, est à plusieurs kilomètres de l'enceinte d'Avignon. Le soir, aucun service d'autobus n'y accède et aucun service spécial n'est prévu pour les festivaliers. Trouver un taxi est aussi simple que dénicher un billet pour les deux seules représentations données par Vittorio Gassman... Étonnante aussi la fermeture des guichets de la prévente des spectacles du *in*, entre midi et quatorze heures, ce qui provoque une congestion désagréable lors de leur ouverture. Un conseil: réservez par correspondance pour les spectacles précédés par leur réputation (en 1982, ceux de Mnouchkine et de Gassman par exemple). Encore faut-il pouvoir mettre la main, au Québec, sur le programme officiel. N'appellez pas au Consulat français à Montréal. À peine les employés savent-ils qu'il existe un festival de théâtre en Avignon! Le mieux est donc d'écrire au: Bureau du Festival, 84000 Avignon, France. Tél.: (90) 86.24.43.

5. De 700 places, sous Vilar, à 3 000 en 1967 pour Maurice Béjart, la Cour d'honneur offrait cette année 2 100 places. Une fois ses modifications terminées, en 1983, elle devrait compter 2 500 places. Signalons que le projet choisi, après concours, fut celui de Guy-Claude François, le scénographe attitré d'Ariane Mnouchkine. Les sièges ont d'ailleurs été remplacés par des banquettes aux tons de rouge et d'or et la scène a été rapprochée des spectateurs.



Les Possédés de Dostoïevski, par la Compagnie Denis Llorca. Au premier plan: Michel Vitold, Maria Casarès et Jean-Paul Farré. Photo: *Vaucluse-Matin*.

manifestations diverses, du théâtre « conventionnel » (à défaut d'un meilleur terme) au théâtre de marionnettes et d'ombres, du théâtre musical à la danse masquée et au ballet-théâtre, du concert « voix et jazz » à celui de la musique sacrée, etc. Le Festival *off*, lui, présentait près de cent quarante spectacles de tous genres. S'il se vend moins, il est presque aussi cher que le *in* (subventionné) et il dispose d'une armée de publicitaires bénévoles (souvent, les praticiens eux-mêmes) aux ressources inépuisables de tracts et d'affiches qui, par leur surabondance, provoquent l'inverse de l'effet recherché: la dilution de l'information dans une mer de circulaires et d'affiches.

du théâtre, des spectacles⁶

« les possédés »

D'après le roman de Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski, dans une adaptation et une mise en scène de Denis Llorca, par la Compagnie Denis Llorca du Centre dramatique national de Franche-Comté (Besançon). Spectacle de huit heures présenté en deux parties, réunies exceptionnellement le 27 juillet, de 21h30 à 6h30, dans la Cour d'honneur du palais des Papes.

Si le crime de Denis Llorca tient dans un pari insensé (comme seuls les héros dostoïevskiens peuvent en lancer à la face de Dieu et de l'humanité), celui de tenir en éveil l'attention du spectateur pendant huit heures d'affilée, de 21h30 à 6h30, son châtimeur tient peut-être dans l'attention défaillante de centaines de spectateurs

6. Membre de la Ligue Nationale d'Improvisation invitée dans le cadre du *in*, je n'ai pu voir qu'une dizaine de spectacles. Je ne parlerai donc ici, et brièvement, que de quelques-uns. Voir également l'article de Michel Brais: « le Théâtre du Soleil et Shakespeare » et l'entretien avec Armand Gatti qui porte sur *le Labyrinthe*, pièce présentée à la fin du Festival.

chaudemment enveloppés dans des couvertures de laine pour combattre la morsure du mistral et succombant au sommeil sous l'effet conjugué de la fatigue et de l'obscurité de l'adaptation en deuxième partie, lorsque les longues discussions entre les protagonistes-membres d'une société secrète nihiliste deviennent par trop philosophiques. Pari insensé certes, mais relevé avec brio par une superbe équipe de comédiens (parmi lesquels une Maria Casarès et un Michel Vitold envahissants et poignants) qui devaient, eux aussi, lutter contre le froid, leur fatigue et celle des spectateurs.

À la fin du XIX^e siècle, dans une petite ville de province, le prince Nicolas Stavroguine, au cours d'une beuverie, est impliqué dans un mariage sordide pour quelques bouteilles de vin. Les événements qui bouleverseront la ville (découverte d'un complot contre le pouvoir impérial, scandale, émeute, incendie, meurtres, suicide...) le débarrasseront et de la mariée et du frère de celle-ci qui le soumettait au chantage. Coïncidence, main de l'homme ou du diable?... Nul ne le saura jamais. Le calme et l'ennui recouvrent de nouveau la ville.

À cet éclatement, à cette dispersion du récit, correspond bien l'éclatement de la scène séparée dans toute sa largeur par une immense verrière de gare (les portes, non retenues, battaient sous les coups du mistral, renforçant ainsi l'atmosphère grandiose de folie et de passion suscitées par le texte). L'action et les lieux, comme les carreaux cassés de cette verrière, éclatent dans toutes les directions: plusieurs scènes sont jouées derrière la verrière ou aux extrémités du plateau et le décor évolue du petit salon meublé par quelques accessoires à la grande scène d'ombres chinoises utilisant toute la surface de la verrière pour simuler l'incendie de la ville.

La mise en scène réussit à créer, en jouant ainsi sur l'espace et les accessoires, sur l'infini et la limite, une sorte de hiatus, un sentiment de malaise, de disproportion, assimilable aux passions exacerbées vécues par les personnages, malaise accentué par ces bruits terrifiants de trains entrant en gare, qui ponctuaient le début et la fin de chaque partie.

Un spectacle d'envergure, exigeant, même s'il n'est pas parvenu à nous posséder complètement pendant huit heures...

«léonce et léna»

Texte de Georg Büchner, dans une traduction de Jean Jourdeuil et Jean-Louis Besson, une mise en scène de Jean-Louis Hourdin, par les Fédérés et le Théâtre de Gennevilliers, au Cloître des Célestins.

Léonce, le jeune prince, se voit imposer le mariage avec une jeune princesse inconnue, Léna. Et vice versa. Les deux s'enfuient, l'un avec son confident, l'autre avec sa confidente. Ils se rencontreront, par hasard..., dans une auberge où ils deviendront amoureux l'un de l'autre, sans se connaître. Sur la base de cette intrigue apparemment toute simple et qui n'est pas sans rappeler les comédies de Musset, Jean-Louis Hourdin a su faire ressortir toute la fatalité et la révolte inscrites dans une oeuvre qui n'est pas si éloignée qu'on pourrait le penser de *Woyzeck*, tragédie de l'angoisse humaine.

Dans la cour du Cloître, sur une scène presque nue, encadrée par des platanes, un immense rideau rouge dissimule un mur de pierres et de lierres et un petit orchestre



Le roi, nain, participe au « jeu de cirque » dans *Léonce et Léna* de Georg Büchner. Photo: *Vaucluse-Matin*.

intégré à l'action des principaux personnages (l'interprète de Léna joue elle-même d'un instrument à vent). Le jeu relève à la fois du cirque et de ses nombreux mouvements, quiproquos, déguisements et personnages (courses folles sur la scène, roulades au sol, empoignades, emploi d'un nain dans le rôle du roi, etc.), et de la précision d'un jeu mécanique poussé à l'extrême. La finale, qui réunit une poupée automate grandeur humaine et son incarnation réelle, la princesse Léna, cultive avec art cette ambiguïté: qui de l'humain ou de la machine est le plus réel, le plus libre? Ne sommes-nous pas tous des automates, menés par un destin aveugle et imprévisible, maître de nos passions et de nos révoltes? Angoissante question qu'illustre à merveille cette mise en scène d'un texte trop peu connu.

« may b. »

Ballet-théâtre d'après l'oeuvre de Samuel Beckett, dans une chorégraphie de Maguy Marin, par le Ballet-Théâtre de l'Arche, dans la Cour de la faculté des Sciences.

Un ballet dépouillé où le corps porte l'inscription de la dérision verbale, de la langue atrophiée de l'univers beckettien: figures et cheveux outrageusement maquillés, costumes grotesques et enduits de plâtre qui s'effrite tout au long de la représentation, gestes saccadés, rires atroces, leitmotif inlassablement repris. La procession de ces longs corps désarticulés, au rythme des accents funèbres et douloureux de la musique de Schubert (*la Jeune Fille et la Mort*), s'effectue avec une très grande rigueur. Aux déplacements groupés correspond l'effritement de la masse humaine entremêlée en des grappes dispersées ou en des solitudes opposées les unes aux autres. Des crispations violentes, des spasmes secouent et contractent ces corps que la démangeaison ronge comme la vermine. Aux soubresauts succèdent des périodes d'accalmie. Sexe et violence dominent les rapports humains. Parmi ces êtres aveugles qui évoluent dans une lumière laiteuse, parfois verdâtre, on reconnaît quelques personnages de l'oeuvre de Beckett, fantomatiques apparitions: Clov



« Fini, c'est fini, ça va peut-être finir », scandent les personnages de *May B.*, par le Ballet-Théâtre de l'Arche. « Où le corps porte l'inscription de la dérision de l'univers beckettien ». Photo: *Vaucluse-Matin*.

et Hamm de *Fin de partie*, les clochards célestes d'*En attendant Godot*...

No man's land entre le théâtre et la danse, c'est la vision de nos propres désirs, de notre propre existence qui nous est proposée, lorsque le corps n'est plus recouvert que par quelques morceaux de linge, n'est plus habité que par quelques bribes de paroles, que par quelques gestes. Hallucinante beauté de la laideur. Essence du tragique.

pierre lavoie